



Alexandre Benjamin Navet a conçu le décor coloré du stand Derouillon (à gauche). Chez Nathalie Obadia, tapisserie de Laure Provost, qui représentera la France à la Biennale de Venise, début mai. GALERIE DEPOUILLON, DAVID PLAS.

Art Brussels, le plein de découvertes

MARCHÉ DE L'ART Sur le site de Tour & Taxis, cette 37^e édition réunissant 148 galeries maintient sa réputation de foire défricheuse de talents avec une qualité homogène.

CÉCILE DE ROCHEBOUËT
biderochebouet@lefigaro.fr
ENVOIE SPÉCIAL À BRUXELLES

« Ce mois-ci, les amateurs d'art contemporain ont eu l'embaras du choix ! Il leur a fallu choisir dans le calendrier des foires particulièrement chargé à la veille de la Biennale de Venise. Juste avant celle de Bruxelles, il y a eu Art Cologne, qui ne fut pas très concluante en termes de ventes, et Art Paris, sous la prestigieuse verrière du Grand Palais, où le meilleur a coté le pire. Le même jour que le vernissage VIP d'Art Bruxelles s'est ouvert Art Monaco (et le PAD), qui doit encore faire ses preuves dans un paradis fiscal où le marché est cyclique. Et ce vendredi, a débuté le Gallery Weekend de Berlin, moins couru au fil des années. Pourtant, malgré une telle offre, nombre de collectionneurs ont préféré Art Brussels. Et ils ont eu raison.

La manifestation, dont c'est la 37^e édition, est devenue une valeur sûre. Elle n'a jamais déçu. Elle s'est même bonifiée en se positionnant comme une foire de découvertes ou de redécouvertes. L'ensemble est frais, l'atmosphère, enthousiaste. C'est une bulle où l'on peut se faire plaisir à des prix accessibles. Et pour les Parisiens échaudés ces dernières semaines par les « rjets jaunes », venir à Bruxelles est une vraie récréation, une bouffée d'air loin du climat plombé de la capitale. La foire a son public européen pour la soutenir. Et surtout son vivier de collectionneurs du Plat Pays réputés pour leur esprit de curiosité, leur audace pour découvrir les talents de demain, leur pugnacité à défendre les artistes qui n'ont pas encore de reconnaissance internationale et leur résistance à ne pas céder aux modes. Art Brussels a construit sa réputation grâce à ce réseau plus fidèle et actif qu'aucun autre dans un marché aujourd'hui mondialisé et hypervolatil.

« C'est la deuxième plus ancienne des foires, fondée en 1968. Elle a toujours une identité très forte calquée sur l'ADN du collectionneur belge », confirme sa directrice, Anne Vierstraete. Au total, il y a 44 galeries belges (29 % de la foire) sur un nombre stable de 148 exposants, plus 9 invités, 65 % sont les mêmes que l'an passé. Parmi les locomotives figurent des galeries établies, pour certaines installées à Bruxelles comme Almine Rech, Daniel Templon ou Nathalie Obadia, qui a fêté ses 10 ans, déjà (une édition vendue sur trois, à 85000 euros, de la tapisserie de Laure Provoust, l'ar-

tiste choisie par la France à Venise). Les enseignes phares que sont White Cube, Gagostian, Pace, Kamel Mennour, Perrotin ou Thaddaeus Ropac, pourtant voisines, ne sont toutefois pas là.

Mais les bons de Bruxelles les remplacent, tels Rodolphe Janssen, Sorry We're Closed (un totem de Stefan Rinck vendu à 30000 euros) ou Xavier Hufkens, qui a vendu aussi la veille avec les nouvelles pièces « trash » du Californien Paul McCarthy (la plus grande, *Oval Office*, 4,60 mètres, vendue au-dessus de 2 millions d'euros). Et les peintures de Paris les remplacent avec une vingtaine de participants. Michel Rein (aussi à Bruxelles) fait sensation avec les paysages abstraits de papiers perforés de la Belge Sophie Whettnall (à partir de 9000 euros et jusqu'à 16000 euros pour son grand rocher rose pâle). Ceysson & Bénétière (Paris, Luxembourg et bientôt un immense espace à Saint-Étienne) se font remarquer avec la monumentale sculpture murale du Français Daniel Firman, qui semble revisiter l'univers de l'Américain Frank Stella (40000 euros). Que l'on aime ou pas, les tapisseries du jeune Français Lucien Murat interpellent chez Suzanne Tarasieva (Paris). Daniel Templon dénote avec ses cinq peintures de corps féminins d'Oda Jaune, toutes vendues à peine accrochées à la même collectionneuse (autour de 35000 euros chacune). Tandis qu'à sa galerie, rue Louis-Veydt, la Japonaise Chiharu Shiota étonne avec sa grande installation de fils noirs (300000 euros).

Des lieux devenus institutions

Ce qui est plaisant dans cette foire de qualité homogène est de piocher des nouveautés moins connues du marché. Sur les quelque 750 artistes présentés, plus de 90 % sont vivants. Le parcours se divise en plusieurs sections. Seul bémol : cela rend un peu confus et fastidieux. Réunissant 38 jeunes galeries, le secteur « Discovery » met en exergue les productions d'artistes émergents comme Alexandre Benjamin Navet, qui a conçu le décor coloré du stand Derouillon comme un appartement de collectionneur. Ce touche-à-tout qui fera les vitrines d'Hermès a gagné le prix Design Parade de Toulon l'été dernier et a actuellement un solo show au Musée des arts décoratifs. Créée en 2016, la partie « Rediscovery » présente des artistes bien souvent oubliés du marché. Le Parisien et Bruxellois Antoine Laurentin y fait un très beau solo show sur la sculpture belge d'après-

guerre. Il lui a fallu chiner sept ans pour assembler ce corpus en bois de Willy Anthoons, André Willequet, Ferdinand Vonck ou François-Xavier Goddard dont les prix débutent à 4500 euros.

Le succès d'Art Brussels se mesure aussi aux événements qui s'y sont greffés, notamment à l'initiative d'un réseau de collectionneurs très actifs. Longtemps discrets, ils se sont médiatisés au fil des ans, avec des lieux devenus des institutions. La Fondation Thalie a été créée en 2014 par Nathalie Guiot dans une maison moderniste construite en 1924 par Jean Hendricks et renouvée par le binôme Vanden Eschhoudt-Greyf Architectes. Pour ses cinq ans (nouveau site, nouvelle identité graphique), la fondation confronte les grandes céramiques végétales d'Alessandro Roma à l'univers onirique de Karine Rougier (née à Malte en 1982). Le CAB d'Hubert Bonnet est un centre d'art de 650 m² établi dans un

ancien entrepôt de charbon à la belle charpente métallique, dans le quartier d'Ixelles. Ce passionné d'art, qui s'est lancé dans le business après un MBA aux États-Unis, continue sa programmation pointue avec une exposition « curatée » par l'artiste conceptuel genevois John Armleder (né en 1948). Ce dernier a invité plusieurs pionniers de la scène suisse (des années 1960) à le rejoindre.

L'artisanat, outil de résistance

La Patinoire royale qui abrite la galerie de Valérie Bach profite de son immense espace pour installer un magistral labyrinthe de couleurs du Vénézuélien de 95 ans Carlos Cruz-Diez. Le projet qui perturbe la perception chromatique de la réalité par ses lamelles vertes, bleues, rouges et jaunes avait été imaginé à la fin des années 60 et jamais réalisé. La Verrière, espace de la fondation d'entreprise Hermès, propose un ac-

crochage collectif conçu par Guillaume Désanges. Sous le titre « Matters of concern - Matières à penser », l'exposition pointe des liens là où, bien souvent, une séparation a été instaurée, notamment entre art et artisanat. Les œuvres *Mère et petite mère* et *Sac de noué* de la Française Raymonde Arcier révèlent une même réappropriation de cet artisanat associé à la féminité comme outil de résistance à l'ordre masculin des sociétés. Celles de la Chilienne Violeta Parra aussi. Cette star de la chanson chilienne qui a inauguré un centre culturel en 1966 (où elle se suicidera un an plus tard) s'est essayée à la broderie comme en témoigne *L'Homme à la guitare*, un prêt exceptionnel du musée qui porte son nom. Nombre d'artistes parlent des préoccupations écologiques. Un sujet au cœur du monde. ■

Art Brussels, jusqu'au 28 avril, www.artbrussels.com



Autour de nous, Karine Rougier, Fondation Thalie, JEAN-CHRISTOPHE LETT / FONDATION THALIE